

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|--------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | |



L'AMITIE DES CHIENS.

LA NOUVELLE ANNEE.

Nous nous présentons devant nos lecteurs avec une année d'expérience, et c'est notre devoir de leur faire part des réflexions que ce travail de douze mois nous a suggérées.

Nous nous hâtons de remarquer que nous n'avons rien voulu devoir à la reclame et que nous avons voulu faire le moins de bruit possible avec une publication qui, destinée à vivre de longs jours, veut prendre le temps pour s'établir d'une façon durable.

Nous voulions d'abord étudier le terrain, constater les difficultés pratiques, sonder le goût du public. Aujourd'hui que nous savons à quoi nous en tenir, nous marcherons avec plus de hardiesse.

La première découverte que nous avons faite, c'est que le prix d'abonnement (\$2) est trop bas. Les publications américaines qui ont de 30,000 à 60,000 abonnés chargent \$3.00. Les publications parisiennes se font payer \$4.00 à \$8.00; on comprendra qu'une publication canadienne qui s'adresse à un public excessivement restreint doive se mettre au moins sur le même pied d'abonnement que les publications plus favorisées.

Ainsi donc, l'*Album* sera dorénavant du prix uniforme de trois piastres (\$3,00) pour toutes les classes d'abonnés. C'est le moins que nous puissions faire, eu égard à l'augmentation du prix du papier et de la main-d'œuvre, qui est si dispendieuse pour la gravure sur bois et la lithographie.

En revanche, nous sommes décidés à tout faire pour ajouter de l'intérêt à notre publication. Nous sommes en relations avec plusieurs littérateurs canadiens pour obtenir d'eux une contribution régulière de feuilletons et articles de goût; et les mesures énergiques, déterminées que nous prenons dans ce sens nous garantissent le succès.

Il ne faut pas oublier que l'*Album* paraîtra désormais tous les jeudis et, ce qui mieux est, très régulièrement. Que ceux qui, préjugés par les irrégularités de l'an dernier ne nous croient pas, en fassent l'essai pour six mois.

Nous confions notre publication au bon vouloir des amis de la littérature canadienne. Les seize pages que nous donnerons par semaine équivaudront à 64 pages par mois et nous aurons toujours le soin de n'y mettre que des morceaux de choix.

C'est en souhaitant la bonne année à tous nos abonnés que nous inaugurons cette nouvelle série.

DUVERNAY, FRÈRES, & DANSEREAU.

POESIE.

LA NEIGE.

On dirait que la terre a bu le sang des lys,
Et d'un deuil éclatant voile cette hécatombe,
Car déjà la blancheur des marbres clot la tombe
ment pour longtemps ces doux ensevelis.

Où dor
Je t'adore, ô paleur des vierges trépassées,
Dans l'éblouissement des rêves amoureux,
Emportant dans l'azur les essors douloureux
De leur âme pareille aux colombes blessées !

Quel vent a flagellé l'aile que tu pârais.
Doux et tremblant duvet tombé du vol des anges,
Et secoué dans l'air tes floraisons étranges
Qui font comme un printemps à l'hivernal cyprès ?

Les cygnes se sont ils heurtés contre la nue,
Cherchant au cieus l'azur de leurs grands lacs fermés,
Ou Psyché, renouant ses voiles parfumés,
De ses jeunes candeurs s'est elle souvenue ?

On dirait que la terre a pitié de nos morts,
Et, vierge devenue au toucher de la neige,
Suspend des floraisons le travail sacrilège
Dans ses flancs qu'au repos invite le remords.

O neige, tu m'étreins le front sous le mystère
De ta froide splendeur, — et, comme épouventé,
Je pense que des cieus déchus de leur clarté
Le lait d'une déesse a coulé sur la terre !

ARMAND SYLVESTRE.

GEORGIANE.

Chaque jour je la vois, la pauvre jeune fille
Qu'un mal secret mène au tombeau ;
Hélas ! naguère encor, c'était la plus gentille
De toutes les fleurs du hameau ;
Mais aujourd'hui ses lèvres sont livides
Son teint pâle, son œil rêveur !
Son front porte déjà l'empreinte de ces rides
Que creuse la sombre douleur.

Elle est indifférente aux préjugés du monde,
A ses désirs, à ses honneurs,
On la voit bien souvent s'asseoir au bord de l'onde,
Aux flots elle mêle ses pleurs.
Et quand, aux jours d'automne, elle erre dans l'allée,
Qu'ombrage l'orme ou le tilleul,
Aux feuilles elle dit : demain, dans la vallée
Venez recouvrir mon cercueil.

Jeune homme qui la vois passer sous ta fenêtre,
Quand le soleil descend des cieus,
Dis-le moi, la pitié ne fait-elle pas naître,
Souvent, des larmes dans tes yeux.
Quand tout n'est que plaisir, sa tristesse redouble,
Elle en ressent le contre-coup,
Quand ton regard la suit, vois, comme elle se trouble,
Jeune homme, ah ! si tu savais tout !

Naguère tu l'aimas, pourquoi de ta tendresse
Ne lui caches tu mieux l'ardeur ?
Ne savais-tu donc pas qu'elle suivait sans cesse
Chaque battement de ton cœur ?
Elle se vit aimée, et pour toute sa vie
Te voua son culte et sa foi ;
Tu devais le lui rendre, hélas ! d'une autre amie,
A ses yeux, tu subis la loi !

Que lui valait, sans toi, le reste de la terre
Que valaient les clarté du jour ?
Elle ne voulait rien que t'aimer et te plaire,
Et tu dédaignas son amour.
Elle ferma, dès lors, son cœur à toute chose
Et pencha son front pour mourir,
Telle on voit se fermer la belle passe-rose
Quand le jour est près de finir.

Oh ! qu'elle a du gémir au sein de sa tristesse,
Voyant ton extrême froideur !
Si du moins un regard, un seul mot de tendresse
Fût venu réjouir son cœur :
Non, elle en fut privée. Et les yeux de son âme
N'ayant plus d'objet ici-bas,
Montèrent vers le ciel, Dieu seul eut cette flamme
Qu'un autre ne méritait pas.

Et depuis ce moment, chaque jour, dans le temple,
La voit en prière, à genoux :
Son œil regarde aux cieus, on dirait qu'il contemple
Les attrait du céleste époux.
Il n'est pas ingrat, lui ; de l'âme qui l'adore
Il reçoit les vœux et l'amour,
Puis, c'est dans un bonheur sans déclin, sans aurore,
Qu'il devra se l'unir un jour !

Elle va donc mourir, cette rose sauvage
Dont le parfum n'est que pour Dieu ;
Si du moins, en mourant, elle avait le courage
De te faire un dernier aveu !
Non, elle t'aime trop ! tu gémirais peut-être
Des maux que son cœur endura.....
Viens seulement prier, le soir, sous le vieux hêtre
Où demain elle dormira.

BEPP0.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

SABRE ET SCALPEL

PAR NAPOLÉON LEGENDRE.—*Suite.*

CHAPITRE XVII.



Le gros monsieur à cravate blanche se laissa tomber dans un fauteuil, soufflant comme un asthmatique et s'essuyant le front avec un immense foulard rouge.

— Ouf ! Monsieur Crépin, dit-il quand sa respiration fut un peu rétablie, savez-vous qu'il fait une chaleur tout à fait illégale et qu'il faut être bien dévot à son pays pour juger par un temps pareil !

Ces messieurs, poursuivit-il, en se tournant vers Laurens, Giacomo et Gilles Peyron, sont sans doute de votre famille, car nous devons procéder à huis clos. La justice est une chose sévère !

— Ces messieurs, n'appartiennent pas à ma maison, dit Maximus, mais ce sont des amis qui veulent bien nous aider dans nos recherches ; vous pouvez parler sans crainte devant eux.

— Bien ; car nous avons devant les yeux une sérieuse affaire ; et notre science a besoin d'être condensée. Le grand Blackstone nous donne ce conseil, n'est-ce pas Kobus ?

Le petit homme à l'œil vif, qui portait ce nom et qui était d'ailleurs un agent de police assez fûté mit la main à son front.

— Monsieur le magistrat, a raison comme toujours dit-il en faisant un profond salut.

— Bien ; maintenant procédons, symétriquement et systématiquement.

Quand et en compagnie de qui la jeune fille a-t-elle été vue la dernière fois ?

— Comme je vous en ai déjà informé, dit Maximus, un de nos domestiques Michel Chagru était avec elle au moment de sa disparition.

— Bien ; alors en conséquence il est responsable jusqu'à preuve du contraire ; c'est la doctrine d'Archbold, n'est ce pas Kobus ?

— Monsieur le magistrat a raison, comme toujours salua Kobus.

— Voici donc le premier pas, et comme vous le voyez, nous sommes sur la trace.

Le gros magistrat s'essuya de nouveau le front, roula ses gros yeux tout autour de lui avec un air de satisfaction intime, puis continua.

— Faites comparaître devant nous le nommé Michel Chagru.

Maximus envoya quérir ce dernier qui arriva tout aussitôt.

— Mon brave, lui dit le magistrat en le toisant de ses gros yeux blancs, quel poste occupez-vous dans la domesticité de Monsieur ?

Le père Chagru tout décontenancé, roulait son chapeau entre ses doigts et ne répondait pas.

— Voyons, poursuivit le magistrat, répondez à la justice qui vous interroge : répondez catégoriquement et systématiquement.

Chagru, de plus en plus embarrassé continuait à rouler son chapeau.

Le magistrat eut un mouvement d'une dignité comique.

— Jeune homme, dit-il, de quoi vous mêlez-vous ? Laissez faire la justice qui connaît son affaire et dont les obscurités apparentes recèlent les éclairs et la foudre.

Laurens détourna la tête pour cacher un sourire, pendant que Kobus dissimulait ses impressions sous une inclinaison de quarante cinq degrés.

— Je réitère ma question, dit le gros homme, en s'adressant à Chagru, et, si vous ne répondez pas, je devrai prendre acte de votre silence.

— Monsieur le juge, dit à la fin Chagru, j'étais avec la Demoiselle quand ils l'ont enlevée.

— Ah ! Voilà ; maintenant, à quelle distance étiez-vous.

— A cent pieds au plus.

— Combien étaient-ils ?

— Deux.

— Les avez-vous vus de cette distance commettre le rapt ?

— Je ne sais pas.

— J'oubliais que vous êtes illettré et illégal.

Les avez-vous vus enlever la jeune fille ?

Comme je vous vois.

— Il faisait clair ?

— Oui.

— A cent pas, en temps clair, peut-on reconnaître une personne ?

— Dam ! il me semble.

— Parfait. Alors quels étaient ces hommes ?

— Je ne sais pas.

—Témoin, vous êtes de mauvaise foi et vous insultez à la majesté de la cour. Il faisait clair ; à cent pas, comment se fait-il que vous ne sachez pas quels sont les ravisseurs ?

—Ils étaient masqués.

Oh ! alors c'est différent ! c'est différent ! Diable ! Diable !

Le magistra se gratta le front et se mit à songer.

Au bout de cinq minutes il releva la tête comme un homme qui vient d'avoir une idée lumineuse.

—Cher Monsieur Crepin, dit-il, nous avons la main dessus. Il s'agit seulement de suivre mes conseils.

Vous allez prendre une dizaine d'hommes, et faire une battue autour de l'endroit où la jeune fille a été enlevée, surtout dans la direction que les deux hommes masqués ont prise ; il me semble que c'est infaillible. Qu'en pensez-vous Kobus ?

—Parfait, monsieur le magistrat, parfait ; repondit celui-ci en s'inclinant.

—Et ces recherches, monsieur, poursuivit le magistrat en s'adressant à Maximus, ramèneront votre pupille dans vos bras.

Il avait l'air convaincu, le brave homme, et se leva d'un air tout triomphant.

—Monsieur le magistrat, dit Maximus, je ne doute pas que votre idée soit bonne ; mais voilà déjà trois fois que nous parcourons le bois en tous sens, sans aucun résultat.

—Alors, c'est différent ; c'est différent. Je n'ai plus rien à faire ici ; la justice a terminé son œuvre et je me retire. Kobus suffit maintenant pour vous diriger. Si vous étiez embarrassés cependant, envoyez-moi chercher.

Le gros homme sortit, reconduit par Maximus, se hissa dans la voiture de louage qui l'avait amené, et s'éloigna d'un air digne.

Quand Maximus fut rentré, malgré la gravité de la circonstance, tout le monde partit d'un formidable éclat de rire, auquel Kobus lui-même ne put pas s'empêcher de prendre part.

—Il est de fait, dit Laurens que voici déjà une heure de perdue ; et le temps est trop précieux pour que vous ne l'employions pas. Mettons-nous en route de suite et battons le bois encore une fois.

—C'est cela, dit Maximus, je vais tout faire préparer.

Il sortit par derrière pendant que Laurens descendit vers le parterre pour recueillir un peu ses idées.

Comme il franchissait la dernière marche du porron, un petit garçon d'une dizaine d'années, déguenillé mais l'œil vif, s'approcha de lui :

—C'est pour vous ça ? dit-il, en lui montrant un papier.

Laurens prit le billet qui portait effectivement son adresse.

—Oui, c'est pour moi, mon garçon, dit-il, et voici pour toi.

Il lui jeta une pièce blanche que le gamin happa, après quoi il disparut en gambadant derrière les arbres de l'avenue.

Laurens ouvrit le billet et lut :

« Monsieur l'officier, »

« Vous m'avez rendu un service que je n'oublie-

« rai jamais. Vous voulez trouver Mademoiselle « Moulins ? Elle est au pouvoir de Giacomo Petri- « ni, dans une caverne située dans les montagnes à « deux lieues au Sud-Ouest du Château de M. Cré- « pin. En partant de la source où la jeune fille a « été enlevée, j'ai plaqué les arbres jusqu'à l'entrée « de la caverne de vingt pas en vingt pas, à trois « pieds de terre. Trois coups de sifflet et les mots « de passe : « Chi tace sta ricco ; chi parla sta mor- « to. »

« Un ami. »

Après la lecture de cette lettre, Laurens demeura quelque temps plongé dans une profonde méditation.

Quand il releva la tête, Pétrini était à ses côtés, ses yeux attachés sur le billet que Laurens tenait encore en main.

—Comme cela, dit le jeune médecin, nous allons recommencer nos recherches. J'espère que nous aurons plus de succès.

—Oui, oui, répondit Gustave en le regardant fixement, j'espère que nous aurons plus de succès.

—Auriez-vous découvert quelque indice ?

—Je ne sais pas ; cependant j'ai non-seulement des espérances, mais des convictions.

—Tant mieux, tant mieux, je veux bien partager votre confiance. Voici d'ailleurs les chevaux qui arrivent, nous verrons bien si votre espoir se réalise.

Dans le même moment, Maximus arriva suivi de son monde, et donna l'ordre de se mettre en selle.

François était le seul qui restât en arrière.

Comme Chegru montait à cheval, il lui fit signe de s'avancer.

—Tu pars toujours, dit-il.

—Oui, dit François.

—Et tu seras de retour ce soir ?

—Oui, voilà le montant qui se fait et avec ce vent de Nord, je serai ici à la fin du prochain baissant.

—C'est bien, dépêche-toi, et surtout ne dis rien à personne.

Sur ce, François rentra dans la cour pendant que toute la cavalcade s'éloignait par l'avenue.

Le point de départ des recherches fut encore l'éclaircie de l'érable rouge. Les groupes s'éloignèrent chacun dans une direction différente tout le monde devant se retrouver au même endroit, sur les six heures du soir.

Après avoir chevauché quelque temps en compagnie de l'agent Kobus et de Chagru, Laurens trouva un prétexte et retourna sur ses pas. Revenu dans la clairière, il chercha du regard et trouva bientôt dans la direction indiquée par la lettre, le premier plaquage sur le tronc d'un hêtre ; il se mit à suivre les entailles et marcha ainsi pendant au-delà d'une heure, tantôt en selle, tantôt conduisant sa monture par la bride. Au bout de ce temps, il déboucha dans une petite gorge aux environs du Pic Bleu. Jusque là, la lettre mystérieuse l'avait bien conduit.

Mais comment trouver l'entrée de la caverne ? Et d'ailleurs, l'entrée une fois connue, serait-il prudent de s'y introduire au risque de tomber dans un guet-à-pens ? Cette lettre venait peut-être de Pétrini lui-même qui voulait à lui tendre un piège.

Maintenant qu'il y songeait, il se rappelait la sin gulière expression de l'Italien, lorsqu'il l'avait trou

vé près de lui sur le perron, quelques instants avant le départ.

Laurens avait attaché son cheval dans un fourré et s'était assis sur une pierre mousseuse. Le front dans ses mains, il réfléchissait à ce qu'il devait faire, lorsque tout à coup il tressaillit. Il venait d'entendre remuer les branches à quelques pas derrière lui.

Il se leva d'un bond, mit la main à ses pistolets et s'adossa à un gros frêne afin de n'être pas surpris par derrière, puis il se mit à écouter et à fouiller le bois du regard. Il allait se rasseoir, persuadé qu'il s'était trompé, lorsque le même bruit se fit encore entendre, et et au même moment la figure de Jacques Landau, un doigt sur la bouche, se montra derrière un arbre voisin.

L'homme s'approcha en silence.

— Vous avez ma lettre ? dit-il à voix basse.

— Oui ; c'était donc de vous ?

— Certainement.

— Alors pourquoi n'avez-vous pas signé ?

— Elle pouvait tomber en d'autres mains que les vôtres.

— C'est vrai ; vous avez raison. A présent, êtes-vous certain des faits que vous avancez ?

— Oui ; mais ne parlons pas si fort ; car nous sommes dans un voisinage terrible ; ici les feuilles des arbres sont autant d'oreilles.

— Alors Mademoiselle Moulins est près d'ici ? reprit Gustave, d'une voix plus basse.

— Voici le Pic-Bleu, dit Landeau, en montrant le rocher qui s'élevait devant eux ; sous ce pic est une caverne : c'est là qu'elle est prisonnière.

— Alors comment entrer ?

— La chose n'est pas facile, mais elle est possible.

Et Landeau donna à Laurens la description que nous avons déjà faite dans un chapitre précédent.

Le jeune officier, plein d'impatience, le laissa à peine finir.

— Allons de suite, dit-il ; il faudra qu'ils la tiennent bien, s'ils veulent la garder !

Il s'était levé et avait pris Landau par le bras pour l'entraîner.

Celui-ci l'arrêta.

— Ne gâtons pas les choses, dit-il. D'abord, en plein jour, avec tous les mots-de-passe possibles, la corde ne descendra pas ; ou bien si elle descend, soyez certain qu'elle sera ensuite coupé avant que nous arrivions sur le plateau. Une chute de 50 à 60 pieds sur le roc est une chose sérieuse. Supposons, pourtant que nous entrions même dans le couloir, nous serons démolis avant d'avoir pu faire dix pas. Je connais la caverne et je sais les petites surprises que l'on peut y rencontrer.

— Alors, que faire ?

— S'emparer de Pétrini et de Gilles Peyron. Ces deux là coffrés, toutes les difficultés seront applanies et la caverne sera en notre pouvoir.

Laurens se mit à réfléchir. Les dernières paroles de Landau réveillèrent ses appréhensions. Cet homme là était-il sincère, voulait-il le servir, ou bien n'avait-il d'autre motif que de satisfaire à l'endroit de Pétrini une vengeance personnelle ?

— A la fin, se dit-il, il faut risquer ; il m'a l'air honnête, et s'il veut trahir, eh-bien je serai sur mes gardes.

— Quel serait alors votre plan, poursuivit-il tout haut ?

— Combattre la ruse, par la ruse, l'audace par l'audace c'est le seul moyen d'arriver à un résultat.

Quand vous reverrez Pétrini tout-à-l'heure ayez l'air découragé et dites que vos renseignements vous avaient trompé. Faites-en autant pour Gilles Peyron.

Ce soir, il y aura probablement au château une réunion pour préparer de nouvelles recherches. Tâchez que deux ou trois hommes résolus soient là avec l'agent de police. Alors faites part publiquement de ce que je vous ai dit. Accusez sans crainte Pétrini et Gilles Peyron. Si l'on demande des preuves, je serai là et je paraîtrai au bon moment. Maintenant, il commence à se faire tard ; rejoignez votre partie ; et comptez sur moi.

Landau partit sur ces paroles et se perdit dans le bois.

Laurens retourna à son cheval et sauta en selle.

Comme il allait s'éloigner il lui sembla voir glisser une masse grisâtre des branches d'un être touffu ; mais la chose se fit trop vite pour qu'il pût s'en rendre compte.

Si le bois avait été moins épais, il aurait pu voir que cette masse avait une tête et des jambes et qu'elle courrait de toutes ses forces dans la direction qu'avait prise Jacques Landau.

Quand Laurens arriva dans l'éclaircie, tous les autres étaient rendus et l'attendaient.

Rien, dit Maximus, d'un air découragé, rien encore ?

— Rien, répondit Laurens du même ton ; c'est désespérant.

— Allons, mes amis, poursuivit Maximus, nous recommencerons demain dans une autre direction, j'espère au moins que vous ne m'abandonnerez pas.

— Non, non, ! dirent toutes les voix.

— Alors ce soir, au château, je vous attends ; nous discuterons un nouveau plan, et peut-être que le Ciel nous viendra en aide.

Il reprit tristement le chemin du logis, suivi de toute la troupe.

(A CONTINUER.)



UN EPISODE DE 1837.

(Suite.)

Le siège de cette maison prit du temps, et les patriotes, après l'avoir mise à sac et s'être emparés d'Ellice, qui fut donnée en garde au curé de la paroisse, s'acheminèrent vers Montréal par la rive méridionale du Saint-Laurent.

Leur dessein était de passer à Caughnawaga, où Co-lo-mo-o pensait recruter une centaine d'Indiens autrefois dévoués à sa famille. Malheureusement, depuis la mort de Nar-go-tou-ké et le départ du Petit-Aigle, le pouvoir de Mu-us-lu-lu avait grandi. Par la séduction ou la terreur, il s'était gagné tous les Iroquois et avait rallié les dissidents à la couronne d'Angleterre.

Ce changement s'était surtout opéré pendant le séjour de Co-lo-mo-o à la baie de Ha-ha, et le jeune sagamo, revenu, il y avait une semaine au plus, et contraint de se cacher pour se soustraire au mandat d'amener qui le poursuivait, n'avait encore osé paraître à Caughnawaga.

Mu-us-lu-lu le savait dans les environs. Il mettait tout en œuvre pour le surprendre et le livrer aux Anglais.

Averti, par des espions, que le Petit-Aigle s'avancait vers Caughnawaga avec un gros bataillon de Canadiens, Mu-us-lu-lu, qui assistait alors au service divin, sortit de l'église et engagea les Iroquois à se porter au devant d'eux comme s'ils étaient tous disposés à épouser leur cause.

— Vous les inviterez à boire et à se reposer, leur dit-il, et, quand ces damnés rebelles ne seront plus sur leurs gardes, nous les entourerons et les enchaînerons pour les mener au grand Ononchio, qui nous récompensera par des dons de poudre, de balles, de couvertes et d'eau de feu.

Personne ne se hasarda à combattre cette insigne perfidie.

Les insurgés, sans défiance, furent pris au piège.

Tandis qu'ils trinquaient fraternellement avec les Iroquois, ceux-ci se précipitèrent sur les armes qu'ils avaient disposées en faisceaux autour d'eux et massacrèrent les Canadiens.

Mu-us-lu-lu ne se montra qu'au moment de l'attaque. Il se jeta sur Co-lo-mo-o, le saisit par derrière, et, aidé de deux robustes sauvages, lui garotta les mains et les pieds.

— Ouah ! mon frère a fait la grimace sur ma fille, dit-il avec un rire diabolique, nous verrons quelle grimace nouvelle i'fera au bout d'une corde !

Le jour même, Mu-us-lu-lu traîna le Petit-Aigle, avec soixante-dix autres prisonniers, à Montréal, devant sir John Colborne, qui lui adressa des compliments chaleureux.

Le chef indien en conçut un tel orgueil, qu'il s'écria avec toute l'emphase de la présomption exaltée à son dernier degré :

— Les visages-pâles ne savent pas faire la guerre ; que le grand Ononchio le permette à Mu-us-lu-lu, et avant que le soleil se soit couché deux fois Mu-us-lu-lu lui rapportera la scalpe de tous les chiens de Français qui sont dans ce pays.

Mais à peine avait-il parlé, qu'il pâlit, chancela et s'affaissa dans une mare de sang, sur la place Jacques-Cartier où se passait cette scène.

Il avait été frappé mortellement dans le dos par un couteau-poignard.

Une foule compacte de curieux se pressait autour de sir John Colborne et des prisonniers.

Vainement chercha-t-on l'assassin : il fut introuvable.

Néanmoins, de graves soupçons planèrent sur Jean, le sourd-muet de Lachine, qu'on avait vu se faufiler entre les spectateurs et rôder près de Mu-us-lu-lu.

Que ce fût lui ou non, il s'était éclipé.

CHAPITRE XX

La sombre épopée touchait à sa péripétie. Les patriotes canadiens étaient annéantis ; sir John Colborne achevait de les étouffer sous les ruines de leurs habitations, de les noyer dans les flots de leur propre sang.

Le lendemain des événements que nous n'avons fait qu'esquisser, le *Herald* de Montréal publiait ces incroyables blasphèmes :

« Pour avoir la paix, il faut que nous fassions une solitude ; il faut balayer les Canadiens de la face de la terre... Dimanche soir, tout le pays en arrière de Laprairie présentait l'affreux spectacle d'une vaste nappe de flammes livides, et l'on rapporte que pas une maison rebelle n'a été laissé debout. Dieu sait ce que vont devenir les Canadiens qui n'ont pas péri, leurs femmes et leurs familles pendant l'hiver qui approche, puisqu'ils n'ont devant les yeux que les horreurs de la faim et du froid..... »

« Néanmoins il faut que la suprématie soit maintenue, qu'elle demeure inviolable, que l'intégrité de l'empire soit respectée, et que la paix et la prospérité soient assurées aux Anglais, même aux dépens de la nation canadienne entière. »

« Sir John Colborne n'eut qu'à promener la torche de l'incendie, écrit M. Garneau, sans plus d'égards pour l'innocent que pour le coupable ; il brûla tout et ne laissa que des ruines et des cendres sur son passage. »

On convertit plusieurs maisons particulières en geôles, les prisons ordinaires étant comblées depuis es culs de basse-fosse jusque sous le toit ; celle de Montréal ne renfermait pas moins de sept cent cinquante-trois inculpés.

La loi martiale fut proclamée. Sous l'empire de la terreur organisée par ce sir Colborne à qui l'Angleterre conféra le titre de lord Seaton pour le récompenser de ses monstrueux services, et dont les paysans canadiens changèrent le nom en celui de lord Satan, sous l'empire de cette terreur, les cours condamnèrent quatre-vingt-neuf prévenus à mort, quarante-sept à la déportation à Botany-Bay, une foule d'autres à la Bermude, et confisquèrent tous leurs biens.

De retour à Québec avec son père, qui l'avait ramenée, peu après le brusque départ de Co-lo-mo-o, Léonie de Repentigny, la triste Léonie dévorait avidement les journaux. Elle espérait en tremblant y apprendre ce qu'il était devenu. Mais, quoiqu'il eût été arrêté le 4 novembre, le 20 elle ignorait encore son sort.

Ce jour-là, M. de Repentigny entra dans sa chambre en tenant une gazette à la main.

— Ah ! ah ! dit-il en souriant avec la satisfaction d'un homme qui apporte une excellente nouvelle, nous allons donc enfin apprendre la sagesse à messieurs les rebelles. J'ai le plaisir de t'annoncer, ma fille, que je suis sur le point d'être nommé juge en chef. Embrasse-moi, car ce n'est plus avec un simple baronnet, mais avec un lord, que nous te marierons : seras-tu heureuse de t'entendre appeler *Your ladyship*, hem ? J'ai déjà jeté les yeux sur un secrétaire d'ambassade... Mais nous en causerons plus tard, quand ton deuil sera fini. Voici le *Herald* du 19 ; il y a un article superbe ; tiens, lis.

(A CONTINUER.)

LES FRÈRES TENEBRES.

(Suite.)

V

Le grand salon du château de Conflans était disposé pour le concert. L'orchestre avait son estrade, au devant de laquelle un buffet d'orgues nurembergeoises était placé. Cinq ou six rangs de sièges faisaient face à l'estrade, pour la plupart occupés par des dames et des jeunes filles, en *toilette d'archevêché*, comme on disait alors au faubourg. Ce n'était pas la toilette de bal, oh ! certes ! on ne voyait là que chastes ganezous et guimpes jalouses ; mais ce n'était pas non plus la toilette de ville : les robes étaient *habillées* et l'on portait des bijoux. La partie mâle de l'assemblée, prêtres, grands seigneurs ou hauts fonctionnaires, s'asseyait ou restait debout, autour de la salle. Mme la princesse de Montfort avait avisé tout de suite en entrant le docteur Récamier et s'était emparé de lui pour lui parler des palpitations de cœur de son fils le marquis.

— Un bon petit sujet, docteur, disait-elle, et bien différent de M. le duc ! Celui-là me fera mourir dans une attaque de nerfs ! Au lieu que Gaston, vous savez, c'est l'excès contraire. Je ne sais pas pourquoi il a perdu sa vocation ecclésiastique, moi, ce garçon-là : c'était une bouture de prélat. Je ne peux pas le voir autrement qu'avec un rabat et une tonsure. La diplomatie ! je vous demande un peu s'il a tournure de diplomate !..... Mais vous avez beaucoup perdu, docteur, de n'avoir point été avec nous au jardin. Nous avons eu un conteur allemand très-original et qui nous a fait d'abord l'effet d'être le diable... Où donc l'a-t-on mis ?

Son regard fit le tour du salon et rencontra le baron d'Altenheimer qui était debout auprès de la porte d'entrée. A la lumière des bougies, ce fantastique personnage perdait énormément : c'était un

homme aux environs de trente ans, mais paraissant plus vieux que son âge par la qualité particulière de sa laideur. Il avait, à proprement parler, une de ces figures que tous nos lecteurs connaissent et qui restent telles qu'elles depuis la vingtième année jusqu'à la vieillesse, une de ces figures que le langage commun caractérise en disant qu'elles n'ont pas d'âge : une grande face longue, pâle, effacée, avec des yeux mornes sous des sourcils touffus et un front bas, couvert d'une forêt de cheveux plats, d'où sortaient des oreilles minces et sans ourlets. Sa bouche, démesurément fendue, avait une expression de naïve placidité ; sa physionomie entière était énergiquement bourgeoise et commune. Il était haut sur jambes et portait un habit noir taillé gauchement sur un pantalon désolant de gaucherie, trop court de quatre ou cinq doigts et laissant voir des bas de soie d'une finesse extrême, sur lesquels montaient de forts souliers carrés avec des boucles de perles fines.

La princesse remarqua ses chevilles qui avaient l'air de deux nœuds dans un bâton.

— Voilà pourtant le romanesque inconnu qui nous a fait un instant frissonner, reprit-elle en riant. Il n'y a que la lune et la nuit pour jouer de ces tours ! Passé dix heures du soir, sur les grandes routes, Mme de Maillé, ma nièce, prend toutes les souches de chênes pour des lions d'Afrique, échappés des ménageries, et tous les poteaux pour le brigand Rinaldo Rinaldini dont elle a lu l'histoire on italien. Ce brave Allemand nous a beaucoup parlé Danube, mais je suis sûr que le paysan du Danube avait un moins déplorable tailleur. Son frère est gentil. Voilà l'habit que je voudrais voir à Gaston !

Le docteur Récamier répoudait par des sourires divers, appropriés et tous éloquentes. Généralement

ces dames trouvaient qu'il avait infiniment d'esprit. Sa magnifique réputation médicale était fondée sur des bases analogues : il guérissait toutes les maladies en ne donnant point de remèdes.

Le frère était *gentil*, en effet, quoique le mot puisse sembler un peu familier dans la bouche d'une princesse pour désigner un prélat romain, dans le salon de l'archevêque de Paris. Le frère portait sa redingote-soutane avec une grâce décente et parfaite. Ses cheveux blonds, lisses et fins, percés au centre du crâne par une microscopique tonsure, tombaient en boucles molles le long de ses joues un peu trop roses et lui donnaient aspect de chérubin. La princesse n'était pas cause de cela, elle avait employé le mot propre, malgré elle : monsignor Bénédicte était gentil.

—Tenez ! poursuit la princesse en touchant le bras du docteur ; regardez-moi cela !

Son sourire, imprégné de cette moquerie maternelle, fausse comme un jeton et qui implore toujours un démenti, désignait un grand jeune homme, trop fluet, mais très-beau, qui s'appuyait à la saillie d'une embrasure. Il avait les yeux baissés, peut-être parce que son regard venait de rencontrer celui de sa mère.

—Peste ! dit le docteur ; je n'aurais pas reconnu M. le marquis de Lorgères ! c'est un très-remarquable cavalier, maintenant !

La princesse rougit de plaisir.

—Vous ne trouvez pas, dit elle, qu'il est bien pâle ?

—Tempérament nerveux... ; quelques affusions d'eau froide, le matin, dans un bain chaud... ; régime tonique sans être excitant... ; de l'exercice, beaucoup... ; de la distraction... J'aurai l'honneur de lui faire une visite....

Il salua et s'éloigna au bras d'un pair de France en délicatesse avec sa goutte.

La princesse fit un petit signe de cils à Gaston et se retourna.

Dès que la princesse fut retournée, les paupières de Gaston se relevèrent. Son regard, où véritablement il y avait de la fièvre, se fixa sur une porte fermée que l'orchestre cachait à demi. M. le marquis de Lorgères attendait quelqu'un, évidemment, et ce quelqu'un devait entrer par là. Mais n'était-ce que de l'attente, cette émotion qui creusait ses yeux et qui mettait de la sueur à ses tempes ?

A l'autre bout du salon, l'archevêque de Paris venait d'aborder l'évêque d'Hermopolis.

—Monseigneur, lui demanda-t-il, connaissez-vous personnellement ce baron d'Altenheimer ?

—Pas le moins du monde, répondit M. Frayssinous. Il m'est venu, présenté par son frère qui avait pour moi des lettres des cardinaux Pæca, Gaysruk et Riario Sforza, ainsi qu'une note autographe du préfet de la congrégation des rits. Je sais qu'il est en rapports avec mon collègue de l'intérieur et que le préfet de police.....

—Mais le voici, justement ! s'interrompit-il ; nous allons avoir un monceau de renseignements !

Le préfet de police entra en effet, et les deux prélats purent le voir échanger une poignée de main avec M. le baron d'Altenheimer, toujours debout près de la porte.

—Beaucoup de choses parmi celles qu'il nous a

dites, reprit l'archevêque, dénotent un état mental pour le moins très-bizarre...

—C'est un Allemand, l'interrompt M. Frayssinous, et un conteur : deux moitiés de fou !

—Fou généreux et même prodigue, du moins, poursuit Mgr de Paris. Avez-vous remarqué qu'il m'a donné son portefeuille pour Mlle d'Arnheim ?

—J'ai cru voir... Qu'y avait-il dans le portefeuille ?

—Une somme telle que je ne sais s'il n'y a point erreur de sa part... ; dix billets de mille francs.

—Dix billets de mille francs ! répéta l'évêque d'Hermopolis étonné.

Puis il ajouta d'un ton léger :

—Mais nous ne sommes que des malheureux, en France, et ces Teutons sont riches comme des puits !

L'orchestre préludait attaquant un motet de Lesueur. M. le baron d'Altenheimer garda son attitude froide et gauche pendant les premières mesures, mais lorsque se développa la pensée large et haute du maître français, il sembla que la grande taille du baron se développait en même temps. Sa pose changea, ses reins se cambrèrent, sa poitrine s'élargit, gonflant les plis de son habit noir ; peu à peu, chacun put voir ses yeux s'allumer et entendre ses narines dilatées qui repoussaient un souffle bruyant. Il devint encore une fois le point de mire de l'attention générale et acquit en un instant la réputation d'un fougueux dilettante.

Quant l'orchestre se tut, ses deux mains, fortes et mal gantées, applaudirent avec fracas.

—Mon Dieu, monseigneur, répondait cependant le préfet de police aux questions de l'archevêque, il n'y a point de chargé d'affaires de Wurtemberg à Paris, en ce moment, et c'est le nonce d'Autriche qui fait l'intérim. J'irai dès demain à l'ambassade. Ces MM. d'Altenheimer me paraissent être des hommes considérables et parfaitement appuyés. Le baron est l'ami très-particulier du prince de Metternich : je sais cela par M. le prince de Talleyrand.... Et quant à la sincérité de leur mission, le doute ne m'est malheureusement pas permis. Les frères Ténébre sont des malfaiteurs de l'espèce la plus dangereuse et nous avons le terrible honneur de les posséder à Paris. Un vol hardi, inouï, invraisemblable, a été commis hier chez M. le duc de Bourbon,—précisément l'un des protecteurs du baron d'Altenheimer ;—on a soustrait pour plus de cinquante mille écus de bijoux antiques dans sa galerie, trois miniatures d'Isabey, cinq de Mme de Mirbel, deux émaux de Petitot et les trois gardes d'épée que feu M. le prince avait rapportées de Florence.... Sa Majesté m'a fait mander aujourd'hui ; elle désire voir M. le baron d'Altenheimer.

—Et vos hommes sont-ils sur les traces ?.....

—Monseigneur, M. le baron d'Altenheimer a amené avec lui une brigade de praticiens très-habiles parmi lesquels se trouvent, dit-on, deux *détectifs* de Scotland-Yark..... ou, si vous ne connaissez pas la police anglaise, deux limiers choisis parmi les plus fins qui soient à Londres..... Le roi paraît désirer que M. le baron ait une certaine liberté d'action..... Je ne puis que m'effacer.....

(A CONTINUER.)

LA METAMORPHOSE.

Conte pour les petits enfants.

CHAPITRE 1^{er}.

LE SORCIER.

Hadzinn a poun !!!

Hadzinn a poun !!!

Hadzinn a poun !!!

Ces paroles magiques furent proconçées d'une voix terrible, un soir d'hiver, par un vieillard d'une figure sombre et malveillante. Il était coiffé d'un bonnet de soie noire pointu. Assis devant un fourneau d'une forme bizarre, il tenait attentivement le manche d'un poëlon énorme, dans lequel bouillonnait quelque chose d'extraordinaire.

Ce vieillard n'était point un bon confiseur, et ce n'étaient point de bonnes friandises qu'il surveillait avec tant de soin ; ce n'était pas non plus de la bouillie, ni de la panade, comme en savent faire quelquefois les bons pères nourriciers.

Ce n'était pas de la colle, ce n'étaient pas des pommes de terre ; c'était quelque chose de plus singulier que tout cela, et qu'il faudra bien vous dire, parce que vous le devineriez jamais.

Ce vieillard était un sorcier ; or, un sorcier, mes enfants, c'est un savant méchant ; un homme qui emploie la science à faire le mal, tandis qu'au contraire les savants l'emploient à faire le bien, et consacrent toute leur vie à des découvertes utiles, pour améliorer le sort des hommes.

Ce sorcier avait lu quelque part qu'un autre sorcier comme lui était parvenu, à force de maléfices, à composer un homme avec de la terre, des ossements et de la cendre, et qu'il avait su animer toute cette masse, en prononçant quelques paroles magiques. Il s'était donc mis à l'ouvrage pour imiter son confrère. Mais lui, ce n'était pas un homme qu'il voulait composer, c'était une femme ; et il commençait à espérer beaucoup du succès de son entreprise.

Il y avait déjà soixante-treize jours, soixante-treize nuits, treize minutes, et treize secondes que le poëlon merveilleux était sur le fourneau, et déjà il avait obtenu des résultats assez heureux. A chaque nouvelle cuisson, le sorcier observait un progrès satisfaisant ; le vingt et unième jour, il retira le poëlon du four, le posa par terre, prononça les paroles magiques.

Hadzinn a poun !!!

Hadzinn a poun !!!

Hadzinn a poun !!!

Et il vit avec ravissement sortir du poëlon un jolie petite souris, qui se mit à courir dans toute la chambre ; il la rattrapa aussitôt, la replongea dans la casserole, et remit le tout sur le feu. Quelques jours après, il recommença une seconde épreuve, et ce fut une chouette qui sortit du poëlon ; quelques jours après il vit une fouine : « Bon, pensa-t-il, j'approche ; je fais de grands progrès ; dans deux jours

je parviendrai à faire un couleuvre..., puis une chatte..., puis enfin une femme !... J'approche, j'approche. » Et il se frotta les mains de plaisir.

Remarquez que c'était un sorcier, et qu'un sorcier ne pouvait vouloir créer qu'une méchante femme ; sans cela il aurait commencé par faire une abeille, puis une hirondelle, puis une colombe, puis une levrette, puis une gazelle, et puis enfin une bonne et douce jeune fille. Voilà ce qu'aurait voulu un bon savant.

Toute la nuit le vieillard tourna dans sa chaudière une cuillère d'or, au bout de laquelle était une main d'argent, qui avait aux doigts de petites bagues, brillantes de pierres précieuses. Il tourna et tourna tant, qu'épuisé de fatigue quand le jour parut, il se laissa tomber dans son grand fauteuil, et s'en dormit.

CHAPITRE 2^{eme}.

LA ROBE LILAS.

Le même jour, à la même heure, une petite fille qui demeurait dans la maison voisine, venait de se réveiller.

—Ma bonne, dit-elle, il fera beau aujourd'hui ; je ne veux plus mettre ma vieille robe noire, je veux mettre cette jolie robe lilas que ma tante m'a donnée.

—Mademoiselle, reprit Rosalie, votre robe lilas n'est pas encore repassée ; je n'ai pu la savonner qu'hier.

—Eh bien ! repassez-là ce matin, reprit Sophie d'un ton impérieux.

—Mademoiselle, cela m'est impossible, il n'y a pas encore de feu allumé nulle part dans la maison.

—Bah ! s'écria la petite volontaire, vous avez toujours de bonnes raisons pour ne pas faire ce qu'on vous demande.

En disant cela, Sophie se leva et descendit dans la cour. Elle aperçut du feu dans la grande cheminée du sorcier, qui demeurait en face d'elle, et qui s'était vu contraint d'entr'ouvrir la porte de son laboratoire, pour n'être pas étouffé par la grande quantité de charbon qu'il y brûlait.

Sophie était une petite effrontée qui ne doutait de rien ; nulle démarche ne lui coûtait, lorsqu'il s'agissait de satisfaire ses caprices. Elle traversa, sans être vue, la grande cour qui la séparait du sorcier. sauta légèrement le ruisseau de la rue, où on lui défendait pourtant bien d'aller toute seule, et elle pénétra hardiment dans le mystérieux laboratoire.

A l'aspect du vieillard immobile, elle recula soudain épouvantée ; car il avait l'air extrêmement méchant, quoiqu'il fût endormi et fatigué. Mais bientôt cette crainte se dissipa, et Sophie s'approcha de la cheminée ; il n'y avait de feu que dans le

fourneau, et, pour dérober quelques charbons allumés, il fallait pousser un peu de côté le poêlon qui était dessus, ce que Sophie fit avec beaucoup d'adresse. Elle s'était munie d'une pelle, et quoiqu'on lui eût aussi bien défendu de toucher au feu, elle se hâta de la remplir de charbons ardents, en tâchant de faire le moins de bruit possible.

Elle tremblait d'éveiller le sorcier, elle n'osait respirer ; quelque chose lui disait que ce qu'elle faisait était dangereux ; elle frissonnait au moindre bruit ; cependant le désir de mettre sa belle robe lilas ce matin même, que ses petites amies devaient venir souhaiter la fête de sa mère, l'idée de leur paraître plus jolie encore qu'à l'ordinaire, l'aidait à

surmonter toutes ses craintes. Elle était si coquette cette petite Sophie ! et on lui avait dit toujours que sa coquetterie un jour lui porterait malheur.

Après avoir dérobé autant de feu qu'il en pouvait tenir sur la pelle, après avoir remis tout doucement les pincettes du sorcier sur le fourneau, Sophie se disposait à s'éloigner, lorsque tout à coup elle aperçut dans la casserole magique deux gros yeux qui la regardaient fixement.

Sa frayeur fut si grande qu'elle jeta un cri malgré elle, et que la pelle tomba de ses mains. Au même instant le sorcier s'éveilla.

(A CONTINUER.)

PREDICTIONS.

Si à un Vent du Nord qui a duré trois semaines et davantage, il succède un Vent du Midi, on a ensuite, pour l'ordinaire, trois ou quatre beaux jours ; mais le quatrième ou le cinquième jour, il survient de la pluie, ou bien le Vent retourne au Nord et la sécheresse continue.

Quand le Vent retourne au Sud au bout d'un ou deux jours, avec pluie ; se remet ensuite au Nord, avec pluie, et revient au Sud au bout d'un ou deux jours, on observe assez fréquemment que le Vent reste fort longtemps Sud ou Sud-Ouest, comme un mois et plus.

Le beau temps qui dure environ une semaine, avec Vent de Midi, est souvent suivi d'une grande sécheresse s'il a plu beaucoup du Vent de Midi précédemment.

Pour l'ordinaire, le Vent tourne du Nord au Midi par un Vent doux et sans pluie ; mais s'il tourne du Midi au Nord, c'est souvent avec un vent violent et de la pluie.

Il survient communément des Vents très-violents lorsque le Vent tourne du Sud au Nord par le Couchant.

Quand le Vent du Nord éclaircit tout à coup le Ciel, ce qui arrive environ une fois la semaine, on peut espérer du beau temps pendant un long cours.

V.—Présages tirés du Ciel.

Le Ciel, qui se couvre et devient obscur ou blanc annonce le changement de temps, et que le temps va se gâter.

Plus le Ciel est couvert et obscur, plus les nuages paraissent bas ou près de la terre, plus aussi la pluie est prochaine et plus elle sera abondante.

Quant, après de la pluie ou de l'orage, le Ciel reste un peu obscur et que les nuages paraissent très-élevés ou éloignés les uns des autres, on peut espérer que le temps va devenir beau.

Le Ciel qui vient bleu ou blanc, ou qui se couvre durant la nuit, reste, pour l'ordinaire, peu de temps dans cet état.

VI.—Présages tirés des Nuages.

Lorsque les Nuages, qui étaient en grand nombre, très-étendus, ou fort épais et noirs, deviennent plus petits, moins nombreux, plus blancs, plus minces ou transparents, il faut espérer que le temps va devenir beau.

On doit encore espérer du beau temps quand les Nuages sont petits, arrondis et gris pommelés.

LA PLUIE PROCHAINE EST ANNONCÉE,

Par le temps nébuleux, le Ciel couvert, les Nuages qui empêchent de voir le Soleil, la Lune, les Étoiles ; et moins il y a de clarté, plus la pluie est près de tomber et sera considérable.

Par les petits Nuages qui deviennent plus gros, plus noirs, plus épais, plus nombreux.

Par les nuages blanchâtres qui représentent des rochers amoncelés, des tours, des clochers, des arbres, entre coupés de Nuages bruns ou noirs.

Par les petits Nuages arrêtés sur le sommet des montagnes ou au-dessus des forêts.

Par les petits Nuages noirs qui paraissent çà et là dans une soirée où le Ciel est découvert.

Par les Nuages noirs ou bruns que l'on voit fréquemment le jour auprès du Soleil, et la nuit auprès de la Lune.

Par les Nuages qui paraissent et disparaissent promptement, et sont suivis d'autres qu'on ne voit bientôt plus.

Dans tous ces cas, la pluie est et plus certains, et plus prochaine, quand le vent est au midi ou au couchant, ou entre ces deux points, et que les Nuages sont bas.

Durant un temps sec, s'il paraît des nuages très-élevés ou très-éloignés de la terre, plus ou moins rayés et clairs, légers, blanchâtres, il pleuvra probablement dans un ou deux jours.

Quant on voit à une grande hauteur au-dessus de la terre, des Nuages légers, semblables à une toison, ou à de la laine éparpillée, et qui viennent

du levant, on doit craindre de la pluie de là à quatre jours.

De gros Nuages qui s'avancent peu à peu de deux côtés différents, annoncent souvent l'orage.

Souvent à mesure qu'on voit monter l'horizon un Nuage qui s'élève contre le vent ou du côté opposé au vent, le vent tourne ; et il souffle bientôt du point d'où ce Nuage est parti,

Lorsque tout le ciel est également couvert, si le côté opposé au vent se découvre, le vent ne tardera pas à venir de ce même endroit.

VII.— Présages tirés du Brouillard.

Le Brouillard qui s'élève le matin dans les terrains bas, et se dissipe promptement en s'étendant sur la terre, ce qui s'appelle, le Brouillard qui tombe, promet du beau temps.

Le Brouillard qui paraît attaché à la terre, et séparé du ciel, et celui qui s'approche de la terre et descend, annoncent souvent un beau jour.

Le Brouillard qui s'élève vers le ciel, et se détache ou s'éloigne de la terre, est le plus souvent suivi ou d'un temps couvert ou de pluie, surtout dans les printemps et l'automne.

Trois Brouillards font une pluie, dit-on ; souvent deux Brouillards et même un seul amènent la pluie.

Le Brouillard qui couvre et entoure le sommet des montagnes et des forêts ou reste suspendu au-dessus d'elles, doit faire juger qu'il y aura de la pluie avant trois jours.

Si après une petite pluie, on voit un Brouillard semblable à une fumée sortie de la terre, il y aura bientôt une grande pluie.

VIII.— Présages tirés de la Rosée.

Lorsqu'il n'y a point du tout de rosée, et quand elle est dissipée ou séchée de grand matin, ou lorsque la Rosée est extrêmement abondante, on doit craindre pour le reste du jour un temps couvert, et de la pluie avant deux ou trois jours.

Vous pouvez espérer un beau jour lorsque la Rosée est modérée et reste longtemps sur l'herbe, ne se dissipant que lentement, quoiqu'il fasse soleil.

IX.— Présages tirés des Pluies.

La pluie qui vient tout à coup, le ciel s'étant couvert en très-peu de temps, n'est pas de longue durée.

Si l'air devient épais, si le ciel se charge ou se couvre par degrés de plus en plus ; si le Soleil ou la Lune paraissent perdre de plus en plus leur clarté, il est ordinaire qu'il pleuve plusieurs jours de suite.

S'il commence à pleuvoir du midi, avec grand vent, pendant deux ou trois heures, et que le vent tombe, mais que la pluie continue, il y a apparence qu'il pleuvra dix heures et plus, jusqu'à ce qu'un vent du nord violent chasse les nuages.

Les Pluies durent rarement plus de douze heures sans être interrompues, et ces longues Pluies n'arri-vent qu'une ou deux fois l'année.

X.—Présages divers.

Les Éclairs qui paraissent le soir à l'horizon, sans qu'on y voie de nuages et sans tonnerre, ne doivent point faire craindre l'orage.

Les Éclairs qu'on voit sortir des nuages, annoncent un orage prochain, surtout si le vent amène les nuages où vous êtes.

Le Tonnerre qui roule continuellement dans le lointain, présage un orage très-prochain, surtout si le vent pousse les nuages de votre côté.

Il est rare que les orages n'amènent point un mauvais temps, une température froide et humide, un vent du midi ou du couchant.

L'Arc-en-ciel qui paraît le matin ou vers le couchant, promet de la pluie.

L'arc-en-ciel qu'on voit le soir au levant, promet du beau temps.

Si les nuages s'arrêtent sur le sommet des montagnes ou des bois, vous aurez un temps dur ; en été, grande sécheresse ; et en hiver un froid très-vif.

La gelée du vent d'Est amène un froid qui dure du temps.

Les parhélies et les aurores boréales promettent du froid.

Quand on entend de fort loin, comme de deux à trois lieues, le son des cloches, le cri des animaux ou autres bruits, faits au Midi ou à l'Ouest, ou au Sud-Ouest, pour l'ordinaire la pluie ne tarde pas. Si l'on entend ces bruits au Nord ou au Levant, espérez le beau temps.

Les rivières qui s'étendent plus qu'il n'est ordinaire en paraille saison, présagent de grandes pluies dans quelques semaines.

L'abaissement des rivières après les grandes pluies présage un temps sec.

ON PEUT S'ATTENDRE A UN TEMPS SEC,

Quand les sels, les marbres, les pierres et murs unis ou polis, les bois peints et vernis, l'écorce des arbres, etc., sont très-secs.

Si après les grandes pluies, les pierres, les bois restent un peu de temps humides.

Lorsque les cordes à boyau des instruments se relâchent.

Si la douleur des cors, des calus, des rhumatismes se dissipent.

Quand les portes et armoires qui s'ouvraient et se fermaient difficilement, s'ouvrent et se ferment aisément.

ATTENDEZ-VOUS A L'HUMIDITÉ, AU DÉGEL, A LA PLUIE :

Quand le sel qui est à l'air devient humide, se fond.

Lorsque les corps unis, polis, les vitres, le marbre, la pierre, les bois, les peintures, les vernis sont humides et se couvrent d'eau.

Si les calus des os, les rhumatismes, les cors des pieds sont plus douloureux.

Quand la terre, et surtout les terrains humides et marécageux, les privés, les fumiers, les puisards et égouts ont plus d'odeur qu'à l'ordinaire.

XI.—Présages tirés du Baromètre simple.

Le Mercure qui monte ou descend beaucoup, annonce changement de temps.

Le Mercure qui descend beaucoup, annonce un grand vent ou de l'orage ; et s'il continue de descendre, le vent augmentera.

Le Mercure qui descend beaucoup, mais avec lenteur indique continuation de temps mauvais ou inconstant.

(A Continuer.)

INTRODUCTION

DE LA

LECTURE sur les ZOOPHYTES INFUSOIRES du CANADA

(Suite.)

40. Les œufs des Infusoires, leurs organes genitaux, ainsi que leurs nerfs et leurs vaisseaux, ne peuvent être exactement déterminés, et tout porte à penser que ces animalcules, bien que doués d'un degré d'organisation en rapport avec leur manière de vivre, ne peuvent avoir les mêmes systèmes d'organes que les animaux supérieurs. Les points colorés, ordinairement rouges, que l'on a pris pour des yeux, par exemple, ne peuvent avec la moindre certitude recevoir cette dénomination.

50. Quoique la coloration des Infusions provienne des particules végétales ou autres qu'ils ont avalées, cependant il en est plusieurs qui, par une couleur propre bien prononcée, se distinguent de la grande majorité des Infusoires qui sont blancs ou incolores.

60. Le genre de vie et l'habitation pourront aussi faire distinguer plusieurs Infusoires; ainsi quelques-uns vivent exclusivement dans l'intérieur du corps de certains animaux d'une classe plus élevée, dans les lombrics par exemple, et dans l'intestin des batriens, dans le tube digestif et les sécrétions de l'homme et des animaux supérieurs, surtout dans le choléra asiatique, et certaines diarrhées, les fièvres malignes, la variole ou picotte, dans la dysenterie, le charbon, la gangrène, etc.

D'autres Infusoires sont simplement parasites à la surface des Hydres et de quelques Zoophytes et Helmithes. Plusieurs pour se trouver toujours dans une eau renouvelée, se fixent à des crustacés ou à des larves de névroptères, ou à des coquilles de mollusques, qui les transportent avec eux dans les endroits où l'eau est suffisamment aérée; c'est là surtout le mode d'habitation de plusieurs Vorticéliens. Un plus grand nombre d'infusoires vivent exclusivement dans des eaux très chargées de substances organiques dissoutes; d'autres enfin ne se trouvent que dans la mer, au milieu des Hydrophytes et des différentes Algues des rivages.

CLASSIFICATION DES ZOOPHYTES INFUSOIRES.

A.—ANIMALCULES NON SYMÉTRIQUES OU ASYMÉTRIQUES.

I.—Animaux sans organes locomoteurs visibles.

ORDRE 1er.

1ere. Famille. Vibrioniens, Corps filiforme, contractible.

1er. Genre. Bactérium.

2me. Genre. Vibrion.

3me. Genre. Spirillum.

II. An. pourvus d'expansions variables.

ORDRE 2me.

a. Expansions visiblement contractiles, simples ou souvent ramifiées.

b. 2me. Fam. Amibicus. Animaux nus, rampants de forme incessamment variable.

Gen. Amibe.

Protéus diffuens (Muller).

3me. Fam. Rhizopodes, ou foraminifères.

bb. Animaux rampants ou fixés, secrétant une coque ou un têt plus ou moins régulier, d'où sortent des expansions incessamment variables.

1er Genre. Arcelle (Ciphidium, Ehr.) 2me. Genre. Diffugie. 3me. Gen. Trimène. 4me. Gen. Euglyphe. 5me. Gen. Gromie. 6me. Gen. Miliole (Vertébrale Dorb.) 7me. Gen. Cristellanie. 8me. Gen. Vorticiale.

aa. Expansions très lentement contractiles, toujours simples. 4me. Fam. Actinophryens. Animaux presque immobiles. 1er. Gen. Actinophrys. 2me. Gen. Acinète.

III. Animaux pourvus d'un ou plusieurs filaments flagelliformes servant d'organes locomoteurs. Sans bouche.

ORDRE 3me.

a. Sans aucun tégument.

5. Fam. Monadiens. Animaux nageants ou fixés. 1er. Gen. Monade. 2me. Gen. Cyclide. 3me. Gen. Cercomonas. 4me. Gen. Amphimonas. 5. Gen. Trépomanos. 6me. Gen. Chilomonas. 7me. Gen. Hexamite. 8me. Gen. Hétéromite. 9me. Gen. Trichomonas. 10me. Gen. Uvelle (Polytoma, Ehr.) 11me. Gen. Anthophise (Volvox vegetaus, Muller).

aa. Pourvus d'un tégument.

b. Agrégés. Flottants ou fixés.

6me. Fam. Volvociens. Téguments soudés en une masse commune, libre.

1er. Gen. Volvox. 2me. Gen. Pendorine (Eudorina, Ehr.) 3me. Gen. Gonium (Pectoraline, Bory). 4me. Gen. Uroglène (Syncrypta, Ehr).

7me. Fam. Dinobryens. Téguments soudés par un point, en un polypier rameux.

bb. Isolés. Nageants.

1er. Gen. Dinobryon (Epipyxis, Ehr.)

c. 8me. Fam. Thécamodiens. Tégument non contractile. 1er. Gen. Trachélonas. 2me. Gen. Cryptomas (Cryptoglène, Ehr). 3me. Gen. Phacus. 4me. Gen. Crumélune (Prorocentrum, Ehr). 5me. Gen. Diselmis (Chlamidomonas, Ehr.) 6me. Gen. Anisonème. 7me. Genre Plocotia. 8me. Gen. Oxyrris.

cc. 9me. Fam. Eugléniens. Tégument contractile. 1er. Gen. Péranème. 2me. Gen. Astasie. 3me. Gen. Euglène (Amblyopsis, Ehr.) 4me. Gen. Zygoselmis. 5me. Gen. Hétéronème. 6me. Gen. Polyselmis.

ccc. 10me. Fam. Périдиниens. Tégument non-

contractile, avec un sillon occupé par des cils vibratiles. 1er. Gen. Périodium (Glenodium, Ehr). 2me. Gen. Ceratium.

IV. Animaux ciliés sans tégument contractile. Nageant.

ORDRE 4me.

a. Nus.

b. 11me. Fam. Enchéliens. Sans bouche, cils épais sans ordre.

1er Gen. Acomie. 2me. Gen. Gastrochoetenote. 3me. Gen. Enchélyde. 4me. Gen. Aliscum. 5me. Gen. Uronème.

bb. 12me. Fam. Trichodiens. Bouche visible ou indiquée par une rangée de cils en écharpe ou en moustache. Point de cirrhes.

1er. Gen. Trichode. 2me. Gen. Trachelius. 3me. Gen. Acinerie. 4me. Pélécide. 5me. Gen. Dilepte.

bbb. 13me. Fam. Kéroniens. Avec une bouche, une rangée de cils en écharpe et des cirrhes ou cils plus forts en forme de styles ou crochets.

1er Gen. Haltérie. 2ème Gen. Oxytrique (Urolaptus, Ehr.)

3ème Gen. Kerone (Stylonychia, Ehr.)

aa. Cuirassées.

c. 14ème Fam. Ploesconiens. Cuirasse diffuente ou décomposable comme le reste du corps..

1er. Gen. Ploesconiens (Discocephalus, Ehr.)

2ème. Gen. Chlamidodon, 3ème Gen. Diophrys.

4ème. Gen. Coccodine (Aspidisca, Ehr.) 5ème Gen. Loxode.

cc. 5ème. Fam. Ervilliens. Cuirasse réelle, persistante.

Un pédicule court.

1er Gen. Ervilie. 2ème Gen. Trochilie.

V. Animaux ciliés, pourvus d'un tégument lâche, réticulé, contractile, ou chez lesquels la disposition sériale régulière des cils dénote la présence d'un tégument.

(A Continuer.)

LE ROYAUME DE LA MODE.

Vous vous devez bien vêtir et nettement, parce que vos femmes vous en aimeront mieux et votre gent vous en priseront plus.....

Qui a dit cela ?

Le bon roi Louis IX.

Bien avant lui, la toilette a été regardée comme une des principales occupations de l'homme et de la femme.

Sans remonter aux Grecs et aux Romains qui, cependant, s'ingéniaient à s'embellir et à faire ressortir tous les attraits du corps et du visage,—nous trouvons que les Françaises au XII^e siècle se préoccupaient de leur coiffure et que, si elles n'avaient pas encore de perruquiers et de femmes de chambre habiles, le sentiment du goût les engageait à ne plus laisser inculte leur chevelure. Sous Clovis, les dames séparaient leurs cheveux sur l'occiput et formaient deux larges tresses entremêlées de rubans appelés stapions, du mot tudesque stappel—qui signifie guirlande.

La raie qui divisait les cheveux était appelée « grève. » Pourquoi ? on ne l'a jamais su, et on ne le saura jamais. Toujours est-il que cette dénomination fut longtemps employée, car on trouve dans les mémoires du XII^e siècle qu'un chevalier-pèlerin. Geoffroy de Rançon, outragé par le comte de la Marche, avait juré qu'il ne se ferait pas couper les cheveux, et qu'il « porterait grève » comme les femmes, tant qu'il ne serait pas vengé.

Dans ces temps qui nous semblent arriérés, on tenait à son serment, même quand on pouvait volontairement s'en relever.

Le chevalier Geoffroy, en apprenant la victoire de Taillebourg, et en voyant son ennemi, le comte de

la Marche, agenouillé avec ses enfants devant le roi et lui demandant grâce, fit couper ses cheveux devant toute la cour et renonça à porter « grève. »

Plus la civilisation s'introduisait dans les mœurs, plus les costumes et les coiffures subissaient de changements. C'est à ce point qu'un chroniqueur normand, d'un esprit rebelle aux améliorations, Orderic Vital, s'écriait dans un moment d'indignation, en 1141 :

« Les bonnes coutumes de nos pères ont été abolies, car leurs habits étaient modestes et proportionnés à leur taille. De nos jours, tout est changé : une jeunesse débauchée adopte la mollesse des femmes et les courtisans cherchent à plaire au sexe en imitant les vices qui lui sont propres.... »

De tous temps, on le voit par ces lignes, il y a eu des esprits prêts à blâmer leur époque et à trouver mauvais les caprices de la Mode.

Ce chroniqueur était censeur sévère quand il écrivait :

« C'est à qui aura les plus longs cheveux et la plus longue barbe : vous les prendriez pour des boucs à la figure, à l'odeur, à la liberté de leurs mœurs. Ces cheveux qui leur sont si chers, ils ne se contentent pas de les laisser croître, ils les frittent, ils les tordent en différentes manières.... »

Que dirait-il s'il revenait de nos jours et qu'eût-il dit du temps où l'on portait perruque !.....

La perruque !... Il y aurait des livres à écrire sur cette mode qui date de l'ère romaine et qui s'est perpétuée avec succès et par moments avec frénésie jusqu'après le 9 thermidor !...

L'empereur Commode portait une perruque saupoudrée de poudre d'or ; cette poudre on l'arrosait

de parfums gluants afin qu'elle s'attachât aux cheveux. Un auteur qui rapporte ce fait ajoute une réflexion qui ne manque pas d'originalité :

—On pourrait, écrit-il, renouveler aujourd'hui cette mode qui introduirait dans la société une diversité tout à fait agréable.

On se servirait de poudre d'or, d'argent et même de diamants, suivant la fortune et suivant la nuance du teint.

Toutes les parties que le mouvement détacherait de la tête ne laisseraient pas que d'augmenter au bout de l'année les profits des domestiques qui s'appliqueraient à les recueillir.

Pour notre part, nous pensons en effet que si un de nos coiffeurs en renom, un de ces véritables artistes qui joignent la science à l'habileté, cherchait à faire adopter la mode de l'empereur Commode, il y réussirait. Ce qui nous tue, c'est la vulgarité, et certes, cette fois, les gens du grand monde n'auraient pas à craindre l'imitation, cet ennemi de tout ce qui est véritablement beau, véritablement élégant. On ne saurait croire tout ce que l'arrangement des cheveux demande de goût, d'observation, de sentiments artistiques...

Il faut pour arriver à imposer la mode et se montrer un de ses intelligents représentants que le coiffeur étudie toutes les physionomies et les rapports qu'elles doivent avoir avec un genre de coiffure qui leur est propre....

Il est évident que les gens gais, tristes, sérieux, atrabilaires; les jeunes, les vieux, les sains, les malades, les gros, les maigres, les grands, les petits, les bruns, les blonds, les châtains, les roux ne doivent pas être ajustés d'une manière uniforme.

C'est ce que l'on appelle l'*esprit de la chose*, selon l'expression de l'auteur de l'*Encyclopédie perruquière*.

Nous ne sommes plus aux temps primitifs où l'on disait « accomoder une tête, c'est en peigner la fri-sure, y mettre de la pommade. »

Il faut aujourd'hui inventer, imaginer, innover. Et du reste ce que font aujourd'hui les coiffeurs, les grands seigneurs et les grandes dames le faisaient autrefois, avec moins de succès cependant.

La coiffure a son nobiliaire. Ce fut Honoré d'Albert, seigneur de Cadenet, maréchal de France! qui en 1609 inventa les « *Cadenettes*. »

C'était une poignée de cheveux qu'on laissait longs sur la face gauche de la tête, après avoir coupé le reste très-court. Cette mode dura jusqu'en 1612: plus tard le duc d'Aiguillon fit adopter la coiffure à la *Comète*. Les cheveux étaient séparés sur l'occiput—on revenait à la grève—et formaient par derrière une sorte de queue flottante qu'on ramenait sur l'une et l'autre épaule.

De tous ces grands seigneurs qui sacrifiaient à la coquetterie, à la fantaisie, nous en passons et des meilleurs!

Louis XIII—ce fils et ce père d'un grand roi, étant chauve, fit reprendre la perruque et l'on vit alors les inventeurs s'exercer dans tous les genres.

Citons pour mémoire :
Les perruques naissantes, les perruques carrées à trois marteaux, les chancelières, les bonnets, les brigadières; les perruques d'abbés, les financières,

les perruques de fer, de bois, de verre, de queue de veau, de crin, les perruques de femme, etc., etc.

Les auteurs ne dédaignèrent même pas de traiter des sujets se rapportant à la coiffure. Nous citerons le scénario d'un poème lyrique qui, mis à la scène, aurait peut-être un grand succès. Le voici tel que l'a écrit un librettiste du XIIIe siècle :

Le sujet du prologue est l'ouverture de la boîte à Pandore d'où sortent les maladies et la vieillesse qui font tomber les cheveux. Jupiter pour consoler les mortels leur envoie « l'Industrie » qui s'applique à réparer leurs malheurs. Les cinq actes du ballet doivent représenter la *Jeunesse, la Virilité, la Vieillesse la décrépitude*, et les inclinations propres à chaque âge. On voit figurer par degrés la « tête naissante », la « perruque en bourse », la « perruque nouée », la « perruque carrée » et ce qu'on appelle communément « les vieilles perruques. »

Une perruque à tonsure devient amoureuse d'un « bichon » de femme et peut fournir un épisode amusant. Voilà l'action.

Cinq actes détachés formeraient un tableau moral, dit l'écrivain, de la vie humaine et des divers événements qui la partagent...

Que sait si Victorien Sardou voulait mettre ce plan à exécution, s'il ne ferait pas une féerie que tout Paris irait voir...

Les pièces, les livres, les travaux de l'esprit n'appartiennent-ils pas aussi et trop souvent au royaume de la Mode ?

FAIT DIVERS.

On a établi les tableaux approximatifs qui suivent, mais dont on ne peut garantir la complète exactitude.

STATISTIQUE DU RÈGNE ANIMAL.

Animaux vertébrés.

	Espèces.
<i>Mammifères.</i> D'après Linnée.....	350
— Buffon.....	300
— Lesson.....	1,000
Nombre présumable aujourd'hui	1,500
<i>Oiseaux.</i> D'après Linnée.....	1,300
— Buffon.....	1,700
— Cuvier.....	5,000
Nombre présumable.....	7,000
<i>Reptiles.</i> D'après Linnée.....	300
Nombre présumable.....	1,500
<i>Poissons.</i> D'après Cuvier.....	6,000
Nombre présumable.....	8,000

Total des animaux vertébrés..... 34,350

Animaux invertébrés.

<i>Articulés.</i> <i>Crustacés</i>	1,500
<i>Arachnides</i>	2,500
<i>Insectes</i>	50,009
<i>Non articulés.</i> <i>Mollusques</i>	20,000
<i>Zoophytes</i>	8,000

Total des animaux invertébrés..... 82,000

Total général du règne animal... 126,350

STATISTIQUE DU RÈGNE VÉGÉTAL.

D'après Linnée.....	8,000
— De Candolle.....	40,000
Nombre total présumable aujourd'hui.....	80,000

CE QU'ON ENTEND PAR LE MOT



LE JOUR DES ETRENNES.

